

Pierre-Marie PRAT

Voyez passer les orphelines

Roman

www.lignesdevies.com

© 2017 Pierre Prat, tous droits réservés
ISBN 978-2-9561391-0-2
EAN 9782956139102
www.lignesdevies.com

« ...chacun la porte en soi, la peste, parce que personne, non personne au monde, n'en est indemne. »

Albert Camus

« Est-ce simplement un cas de criminel qui ne se repent jamais, qui ne peut pas se permettre d'affronter la réalité parce que son crime en est devenu partie intégrante ? »

Hanna Arendt

1ère PARTIE

Ce jour-là, au lieu de rentrer du collège par le chemin coutumier, j'empruntai une rue de traverse pour gagner une boutique de pâtisseries orientales qu'il m'arrivait de fréquenter lorsque mon moral était en berne. J'avais envisagé ce détour depuis plusieurs jours, mais dès lors que je m'apprêtais à bifurquer, je m'efforçais de trouver de bonnes raisons de ne pas céder. Je concevais cet acte de résistance héroïque comme un exercice destiné à me faire progresser, comparable à celui des alcooliques exposant dans des cercles de parole les victoires grappillées sur la maladie.

Bien que peu portée sur ce genre de théorie, je ne suis pas loin de penser maintenant que seul le *mektoub* a pu donner le petit coup de pouce nécessaire à l'infléchissement de ma volonté et favoriser ainsi la conjonction d'une addiction destructrice et de son origine.

Juin 1998

En ce temps de canicule, les rues dégagent une atmosphère suffocante exacerbée par les pierres des maisons chauffées à blanc par un soleil de forge. À la recherche d'un peu de fraîcheur, je me réfugie sur le trottoir ombragé.

À l'approche des vacances d'été, les élèves deviennent pénibles. J'en ai l'habitude, c'est quasiment un rituel. La forte proportion d'enfants du collège qu'on définit habituellement comme « issus de l'immigration » n'est pas pour rien dans cette agitation, des Méditerranéens pleins de vie qui, en général, s'imaginent mieux dehors en cette saison à flâner avec leur copains ou faire les quatre cents coups plutôt qu'à prendre les dernières nouvelles du front de Waterloo.

En passant devant la petite salle municipale, je regarde distraitement l'affiche manuscrite annonçant la manifestation du jour.

Quelques secondes, quelques mètres, mon cerveau enkysté par la fournaise a du mal à réagir. La panique s'invite, mon cœur bat la chamade, ma tête fait du rodéo, j'ai les jambes en chewing-gum. Une porte cochère m'offre un appui salutaire. Le petit vieux qui me suit semble s'inquiéter. Ça va m'dame ? Ma mâchoire pèse des tonnes, articuler une réponse rassurante. Allez donc vous asseoir au café d'en face, boire un verre d'eau, je peux vous

accompagner...Très gentil...merci... ça ira. Dubitatif, il poursuit son chemin tandis que je tente de recouvrer mes esprits.

Je reviens sur mes pas au niveau de l'affiche. J'avais bien lu, une feuille grossièrement tracée au feutre bleu :

CONFÉRENCE À 18 H

par le commandant Joseph LOPEZ, auteur de
« MA VÉRITÉ SUR LA GUERRE D'ALGÉRIE »

Ouvrage en vente sur place

Entrée libre

Je regarde l'heure. La conférence est commencée depuis dix minutes. Sans plus réfléchir, j'entre dans le hall et me dirige vers la salle d'un pas somnambulique. La main sur la poignée de la porte, un éclair de lucidité me commande d'arrêter, ma fébrilité va tout gâcher. Un évènement aussi extraordinaire ne saurait entraîner une réaction épidermique, je dois prendre le temps de la réflexion.

En écartant le rideau de lanières multicolores constellées de chiures de mouches de la pâtisserie *Aux délices d'Orient*, je retrouve cette odeur d'huile un peu rance mêlée d'épices indéfinissables qui me fait toujours saliver. Le commerçant me lorgne du coin de l'œil, je dois être encore un peu pâlichonne. Je choisis une dizaine de gâteaux à emporter, toujours les mêmes.

Une fois seule à la maison, le cérémonial peut commencer. S'installer à la table de la cuisine, déchirer fébrilement le papier des gâteaux, engloutir le premier, boire un peu d'eau, passer au second.

Sur le frigo devant moi, la photo des jours heureux me nargue dans son cadre. Des vacances dans le Périgord. Avec Philippe et les deux enfants, nous sommes attablés dans un restaurant, il a demandé au serveur de nous prendre. Les parents souriants et bronzés, Lehna et Julien regardant malicieusement l'objectif,

le tableau trop parfait d'une famille unie. J'avale un nouveau gâteau.

C'est après ces vacances que je me suis mise à draguer des types de hasard sur Minitel. J'attendais que Philippe s'endorme, fatigué de sa journée, pour me connecter sur des sites de rencontres. Le rendez-vous devait être pris pour le lendemain, dans l'urgence. Je n'avais aucun mal à trouver ma pitance sur ce miroir aux alouettes. Après quelques questions de routine, histoire d'éviter au mieux les repoussoirs, je donnais généralement rancart dans un hôtel miteux du côté de la gare. Parfois, quelque grand seigneur m'invitait au Sofitel ou à l'hôtel Ibis, mais c'était rare. On se retrouvait après mes cours, vers 18 h.

Je n'ai pas le moindre souvenir de la tête de ces amants éphémères, ni du reste d'ailleurs. Le plus souvent, la réalité était très en deçà de la description avantageuse donnée par mes interlocuteurs. J'ai même rencontré une transsexuelle, mais, par chance, je n'ai pas attendu d'être en situation délicate pour m'en rendre compte. Pour surmonter mon dégoût, il m'arrivait d'avoir sur moi une flasque de cognac. Non seulement mon haleine alcoolisée ne dérangeait pas mes partenaires, mais elle semblait même en exciter certains. L'étreinte devait être brève et efficace. Pour gagner du temps, j'évitais de me déshabiller complètement comme le font les putes, enfin du moins je l'imagine. De toute façon, ils n'étaient pas là pour le sentiment, moi non plus.

Inévitablement, Philippe a fini par tout découvrir. Il avait vu s'envoler les factures de téléphone. Je n'ai pas cherché à justifier l'injustifiable, il n'a pas cherché à comprendre. Il a demandé le divorce et la garde des enfants. La juge, sans doute disciple de Salomon, en a attribué un à chacun malgré mes torts soigneusement démontrés par l'avocat de Philippe. D'un commun accord, nous avons préféré ne pas les séparer, ils étaient trop jeunes et leur équilibre pouvait en souffrir. Je lui ai donc laissé les deux, de toute façon je n'étais qu'une mère indigne. Je me contente-

rais dorénavant des retrouvailles du week-end et d'une partie des vacances.

J'avale difficilement le dernier *mantecao*¹. Les larmes des regrets enfin libérées coulent sur le gâteau lui donnant un petit goût salé, mêlé à celui légèrement amer de la cannelle.

Je me précipite vers les toilettes où je vomis toutes les douleurs de mon enfance déchirée.

À 76 ans passés, le commandant Joseph Lopez porte encore beau. Allure athlétique, mâchoire carrée, yeux bleu perçants lui venant d'une aïeule alsacienne du côté de sa mère et coupe réglementaire révèlent le meneur d'hommes fier de son autorité, archétype du héros des films de guerre américains. Les fins observateurs remarqueront cependant un léger rictus à la commissure gauche des lèvres, séquelle d'une attaque sans gravité.

Pour une troisième conférence dans la région, Joseph ne cache pas sa satisfaction. Certes, le public est toujours un peu semblable, mais quand il s'est lancé dans cette aventure, il ne pensait pas obtenir ce qu'il considère maintenant comme un succès. Il trouve là matière à continuer en dépit de problèmes de santé qui lui *cas-sent prodigieusement les couilles*, comme il le dit si bien dans ce langage fleuri mâtiné de préciosité qu'il affectionne. Ce produit d'une éducation jésuite et d'une vie dans les tranchées peut, lorsqu'il est en forme, lâcher sans complexes des phrases du genre : *Je conchie ce gouvernement de trous-du-cul pusillanimes !*

Sa santé chancelante est compensée par les bons offices du fidèle Dugay, toujours présent pour installer le projecteur de diapositives et porter le matériel. Mine de rien, ses huit années de moins font la différence. Leur amitié remonte à la guerre d'Indochine. Après la défaite de Diên Biên Phu, les engagés ont enchaîné sur la guerre d'Algérie. Ce long compagnonnage au son du

clairon a tissé des liens indéfectibles entre les deux hommes, au point que l'un viendra s'installer à côté de l'autre à l'heure de la retraite. Mais ils ont surtout en commun le ciment indestructible d'une origine pied-noire.

Seule petite ombre au tableau, Joseph est agacé par le comportement de son ami, lequel lui voue une admiration sans limite frisant la flagornerie. Après tout ce temps, Dugay continue à lui donner du commandant et à le vouvoyer. Ce n'est pas à leur âge que les choses changeront, se dit-il, fataliste.